

6.Nov. 1971

le jazz

ALAN SILVA A LA BIENNALE

Plus de quatre mille auditeurs enthousiastes serrés au coude à coude face aux vingt-neuf musiciens de l'orchestre d'Alan Silva : tandis que la brume, dehors, s'accrochait aux arbres de Vincennes, ce fut lundi soir l'ultime jeu d'artifice de la Biennale de Paris. Une biennale où, de l'avis même de ses organisateurs, le jazz sut captiver pendant cinq semaines l'auditoire le plus fourni. Il est vrai que les concerts hebdomadaires qu'y présenta l'O.R.T.F. offraient l'attrait de l'inédit, voire de la rareté. Il est aussi vrai que l'orchestre d'Alan Silva aurait pu figurer en très bonne place à l'affiche du récent festival du T.N.P. « Newport à Paris ». L'événement n'eut pas lieu à Chaillot, mais entre les pourrelles bâchées du parc floral, et ce fut mieux ainsi. Peut-être cette musique torrentielle eût-elle même gagné à fuir tout décor, si modeste fût-il, pour laisser éclater au grand air l'énergie surabondante qui sourd de ses profondeurs.

Chef-d'œuvre d'incantation plurielle qui n'est pas sans évoquer les vertiges bugoliens de Dieu et de la Fin de Satan, la musique d'Alan Silva (celle-ci baptisée *Rituals Number 2 You*) accomplit en elle-même toutes les tentations du jazz : la phrase épurée, linéaire à se rompre, et l'afflux des sonorités neuves, le cri et la mélodie, la logique du discours et les embardées de l'improvisation, la liberté du jeu personnel et les exigences du phrasé collectif ; ces

appels contradictoires se rejoignent au sein d'un tourbillon sans issue recomencé qu'Alan Silva, polichinelle bondissant coiffé d'un absurde bérét, maîtrisa, deux heures durant, avec une science de l'œuvre à corner (à accomplir) qui tint du prodige. Et si, pendant les périodes de tension, les voix isolées s'effacent sous l'immense vague sonore qu'elles contribuent à faire naître, Alan Silva sait leur rendre, en des moments d'exquise détente, leur pouvoir signifiant. Ainsi, entre deux fracas, la tempête un instant exténuée, se singularisèrent Arthur Jones, Ted Curson, Steve Lacy, Frank Wright, les violoncellistes d'Irene Aebi et d'Alan Silva, enfin le piano de Bobby Few, disciple remarqué de Cecil Taylor, cet inventeur de formes à l'audace toujours mal comprise auquel les palais de rêve d'Alan Silva doivent, subrepticement, le meilleur d'eux-mêmes.

JEAN-ROBERT MASSON.